

Philippe Guérin, 50 ans, promène tant bien que mal, avec ses deux frères, son théâtre de Guignol dans la région bordelaise.

## Marionnetriste

**E**t si l'arrière-arrière grand-père Joseph, un Lyonnais, n'avait pas posé son castelet à Bordeaux? Ce dimanche comme tous les autres au parc Bordelais, Philippe ne secouerait pas une cloche en chantant «*Bonjour les p'tits enfants, Guignol va commencer*». Même théâtre minuscule au rideau peint, Guignol Guérin fondé en 1853. Les bancs verts, une planche à échardes sur deux tréteaux, s'effondrent à chaque représentation, toujours dans les pleurs. Guignol bastonne le gendarme à coups d'*«éventail à bourriques»*, les enfants hurlent, les parents cèdent à la sensiblerie. Dans son castelet, Philippe postillonne, gesticule, Guignol et son cousin Gnafron à bout de bras. Comme tous les hommes de la famille, depuis cinq générations. Avec ses maris guignolistes et ses femmes costumées ou caissières, la maison Guérin est une institution bordelaise, comme l'étaient les négociants des Chartrons ou les armateurs du Port de la Lune. Ceux-là ont disparu, engloutis par la grande distribution, noyés dans les multinationales, ou pulvérisés par les successions. Les Guérin ont tenu, dans leur maison du petit cochon en contreplaqué. Philippe, la grande gueule, le malabar en débardeur, est le porte-voix de la famille. Il a la voix éraillée, les traits taillés au ciseau à bois, la roublardise d'un marchand forain. «*Un rude*», dit Michel Suffran, bordelais, écrivain, fasciné par la saga des Guérin (1). Patrick, l'aîné, est un poète. André, le dernier, le plus solitaire, collectionne les marionnettes. Les trois se relaient dans le castelet depuis près de quarante ans. Ils vivent en tribu dans la maison de famille de la rue Ausone, encombrée de Guignols, Madelons et gendarmes à fils, à tringle ou à gaine. Il y a des engueulades, parfois, jamais de regrets. «*C'est notre vie, elle est magique*», tonne Philippe. Son épais accent du Sud-Ouest s'évanouit dès qu'il saisit une marionnette. «*Je ne m'en rends plus compte. C'est ça le métier!*»

Au début des années 60, les trois fils Guérin réclamaient des marionnettes à Noël. L'été, ils accompagnaient les parents, Simone et Fernand, en tournée sur les plages de Gironde et de Charente. C'était la saison, on suivait la clientèle des beaux quartiers. Arcachon, Soulac, Royan, les bancs verts étaient montés chaque après-midi place du Casino ou de l'Océan. «*Ma mère était si belle, raconte Philippe, que parfois mon père trouvait des mots d'amour dans le pot de chambre qui servait de caisse.*» C'était la deuxième vie de Simone, fille de la haute bourgeoisie juive, dont toute la famille avait été arrêtée par Vichy et assassinée par les nazis. Veuve à 22 ans, ruinée par les spoliations, elle avait croisé Fernand, juste après guerre. Ils s'aimaient et

savaient vivre, avec leurs garçons. Un jour d'été à Pontillac, les enfants trépanaient, «*Guignol, Guignol!*», les bancs vacillaient, pas de parents. Philippe s'est mis au pot de chambre. Patrick et André ont tiré des tabourets dans le théâtre et enfilé leurs mains dans les lourdes marionnettes de bois. Simone et Fernand Guérin ont assisté à la fin du spectacle. Il ne manquait pas une rime au «*Duel*» et au «*Créancier*», deux des trois cents saynètes du répertoire Guérin. «*C'était lancé, ça ne m'a plus lâché*», dit Philippe. «*Et tant mieux.*» Entre 7 et 11 ans, des voix de criquet, ils ont commencé à donner leurs propres représentations. «*Messieurs Guérin, c'est à vous*», annonçait Fernand. Ils jouaient, le trac dans la gorge. Plus tard, ils ont appris à sculpter «*machinalement*», en regardant leur père. Quand Fernand est mort en 1970, une crise cardiaque en peignant une Madelon, Simone n'avait plus la foi. «*On continue*», ont promis les fils. Philippe, «*garçon de*

*douane aux bois tropicaux*», n'a jamais regretté son bureau, André a cessé de faire le coiffeur pour dames. Patrick, le fils aîné, élégant comme son père, ne s'est pas donné d'autre choix. Quinze jours plus tard, la maison Guérin partait en saison, avec trois Guignol au lieu d'un. «*Je les connais depuis toujours*, dit Michel Suffran, *mais je suis incapable de reconnaître leurs voix quand ils jouent.*» Une drôle de vie, Guignol lyonnais à Bordeaux. «*On est connu, mais pas reconnu*», dit Philippe, forain sédentaire, mi-artiste mi-saltimbanque, entre notable et prolo. Inclassable sur la subtile courbe des valeurs bordelaises, l'argent en abscisse et la naissance en ordonnée. Il n'a ni l'un ni l'autre, le pot de chambre n'ayant jamais été très garni et Guignol venant revendiquer ses origines à chaque représentation. Ni la ville ni le département n'ont jamais mis la main au portefeuille pour aider les Guérin, dont la principale préoccupation,

est de chasser les resquilleurs debout derrière les bancs. Peu acceptent de lâcher «*le louis d'or*» réclame, une pièce de 10 francs, même s'ils s'amusent ensuite de Guignol rossant le propriétaire cupide. «*On passe notre temps à faire la manche, s'attriste Philippe Guérin, c'est humiliant.*» Du temps de Fernand, Guignol signait des contrats avec les compagnies transatlantiques et jouait en artiste sur le *Massilia* entre Bordeaux et les colonies. Fernand et Simone, élégants, souvent traités en première classe, avaient leurs entrées au casino d'Arcachon. Leur théâtre Saint-Antoine, annexe en dur du castelet des tournées, était planté à l'année sur les Allées de Tourmay, centre du triangle bordelais.

Le théâtre Saint-Antoine est toujours debout, deux fois l'an, à la foire aux Plaisirs, entre les autos tamponneuses et un marchand de frites, la voix de Guignol pour couvrir la sono des voisins. Les deux castelets du jardin public et du parc Bordelais font vivre les trois familles, avec quelques contrats dans les centres commerciaux. Arcachon les refuse, pour faire de la place aux terrasses de café. Le musée d'Aquitaine, genre arts et traditions populaires, ne mentionne même pas leur existence. «*Tous les notables de cette ville ont usé leurs culottes chez nous*, lâche Philippe, *mais personne ne veut reconnaître notre art.*» Leur disparition déclencherait à coup sûr des louanges nostalgiques, une tristesse sincère, le regret de n'avoir jamais filmé ou enregistré cette institution bordelaise. Mais Guignol debout, c'est l'indifférence. «*Bordeaux est une ville ingrate*», dit Michel Suffran.

Le contreplaqué six millimètres peint dans la tradition des décors de théâtre permet quelques audaces. Guignol et ses comparses sortent parfois du répertoire pour apostropher l'adjoint aux finances debout derrière ses enfants, ou Alain Juppé, jeune père de famille. Gentiment, pas souvent. Les Guérin ont leur fierté. Et du respect aussi pour «*la bonne clientèle*» en Barbour et pantalon de velours, muiforme d'ailleurs adopté par les deux frères de Philippe. Bordeaux déteste sur ceux qui l'habitent. Même Guignol est condamné. Il a le parler pointu des Chartrons et a perdu l'insolence de son cousin lyonnais, né de la révolte d'un canut. Celui de Bordeaux préfère les calembours aux injures: «*Je suis honnête, je suis honnête*», répète-t-il, *tous les gens ne savent honnête.*» Dans le castelet de deux mètres carrés, le gaillard se tortille: «*Quand il danse, je danse*», dit Philippe, *et quand je pleure, il pleure.*»

PASCALE NIVELLE

PHOTO RODOLPHE ESCHER

(1) Guignol Guérin, la Vie au bout des doigts, Editions les Dessins d'Aquitaine.

PHILIPPE GUÉRIN EN 3 DATES

Naissance à Bordeaux.

Mort de Fernand Guérin, son père. Devient Guignol.

Entame sa cinquantième tournée des plages.



«On passe notre temps à faire la manche. C'est humiliant.»